



HAL
open science

Archéozoologie de Lohavohitra (Vonizongo) : Un site perché du XVI^e siècle a.d. des hautes terres centrales malgaches

Rafolo Andrianaivoarivony

► To cite this version:

Rafolo Andrianaivoarivony. Archéozoologie de Lohavohitra (Vonizongo) : Un site perché du XVI^e siècle a.d. des hautes terres centrales malgaches. *Revue historique de l’océan Indien*, 2018, L’animal en Indianocéanie : De l’Antiquité à nos jours, 15, pp.329-336. hal-03249795

HAL Id: hal-03249795

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249795v1>

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Archéozoologie de Lohavohitra (Vonizongo)
Un site perché du XVI^e siècle a.d. des hautes terres centrales malgaches**

Rafolo Andrianaivoarivony
Professeur Titulaire
Université d'Antananarivo

Le site de Lohavohitra, perché à 1715 m d'altitude, est situé à quelque 45 km au nord-ouest d'Antananarivo sur la RN 4. Il a retenu notre attention avec ses nombreux vestiges d'infrastructures liées à l'élevage et nous y avons mené une archéozoologie à la fin des années 80 dont nous rapportons ici les résultats.

Si l'anthropozoologie étudie les rapports de l'homme avec l'animal à travers diverses sources non matérielles, l'archéozoologie (archéologie + zoologie), quant à elle, étudie ces rapports en exploitant des sources archéologiques, à savoir les restes fauniques découverts dans les sites ainsi que les infrastructures s'y trouvant relatives à la domestication et/ou à l'élevage d'espèces animales.

La présente intervention a donc pour objet de présenter les résultats de cette archéozoologie menée sur le site de Lohavohitra. Nos propos aborderont en premier lieu les infrastructures attestant l'importance de l'animal sur le site ; en second lieu, la présentation du mobilier ostéologique découvert et son interprétation; en troisième lieu la question de l'alimentation carnée des anciens habitants et en dernier lieu, celle de l'aspect socio-économique des animaux sur le site. Il s'agit donc de voir comment l'homme, sur ce site perché du XVI^e siècle⁸⁴⁰, s'est comporté vis-à-vis des animaux qu'il a élevés, chassés ou pêchés.

1. Les infrastructures attestant l'importance de l'animal sur le site

Les multiples infrastructures d'accueil des animaux visibles sur les composantes du site permettent de le qualifier de site à enclos. Ces infrastructures sont des enclos de pierres sèches, des espaces libres de pâturage ou des fosses.

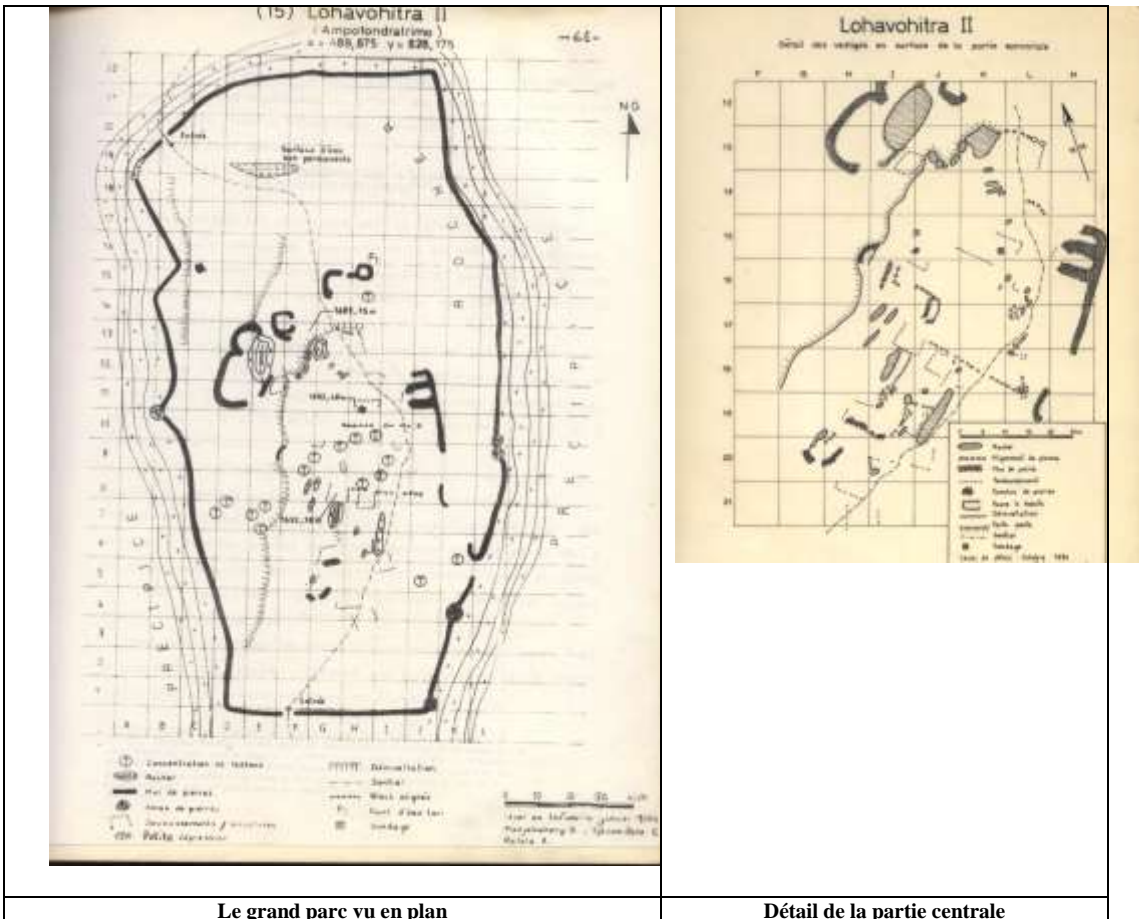
1.1. Les enclos de pierres sèches (*vala* en malgache)

Ce sont des enceintes de pierres de dimensions et de forme variables destinées à recevoir plusieurs bêtes. Nous donnerons plus loin des chiffres sur leur capacité d'accueil. Les murs, pouvant être de pierres sèches ou de petits

⁸⁴⁰ Datations 14C du site : 230+/- 60 ans BP (1505-1675 AD) [GIF-7470] ; 260+/- 60 ans BP (1490-1610 AD) [GIF-7471] ; 270+/- 45 ans BP (1530-1610) [SMU 1520].

Ce sont des zones de « parcage » découvert avec un point d'eau permanent ou non, soit un petit étang, soit une source protégée par une margelle de pierres. Les bêtes sont laissées librement dans ces zones délimitées par l'enceinte extérieure du site qui, recevant directement les eaux de pluie et protégées à peu près du vent, constituent pour elles des espaces de choix. Pouvant être assimilées à des sortes de pâturage perché, ces zones rappellent aussi beaucoup les corrals africains (*kraal* en Afrique Australe) sauf que ces derniers ne sont pas perchés.

1.3. Les fosses (*fahitra*)



Le grand parc vu en plan

Détail de la partie centrale

Toujours creusées et faites pour abriter une ou deux bêtes seulement souvent destinées à l'embouche, les fosses sont plus petites que les enclos. Dans ces aménagements creusés aux formes variables et aux parois de terre

battue ou empierrées, la bête emprisonnée par la profondeur s'engraisse très vite car on lui apporte constamment de l'herbe fraîche et de l'eau alors qu'elle ne dépense plus aucune énergie.

Toutes ces infrastructures montrent incontestablement que Lohavohitra est un site à bétail et que l'homme s'y est beaucoup occupé de l'animal. Elles nous montrent aussi que le genre de vie des habitants était centré sur l'élevage. L'examen du matériel ostéologique découvert en fouilles tend cependant à établir à première vue qu'ils n'ont pas consommé beaucoup de viande.

2. Le mobilier ostéologique et son interprétation⁸⁴¹

Du fait de conditions défavorables de conservation (des sols humides acides), ce mobilier n'est pas important en nombre. Les deux étapes d'étude du mobilier ostéologique consistent à l'identifier puis à le quantifier.

2.1. Une identification double

Il s'agit ici de voir de quelle partie du squelette proviennent les ossements découverts (identification anatomique), ensuite de déterminer l'espèce d'appartenance (identification spécifique). Du fait que toute la carcasse est mangeable, aucun squelette complet n'a pu être découvert. Le matériel trouvé est composé essentiellement d'os durs, moins sensibles à l'érosion, tels des dents, des fragments de mâchoires, des côtes, des diaphyses (parties médianes) et d'épiphyes (extrémités) d'os longs des membres et des fragments d'os canons, c'est-à-dire des métacarpes et des métatarses. Tout le reste (os du bassin, vertèbres, omoplates, os de la queue...) a été débité puis mangé et enfin rongé par l'érosion.

L'identification spécifique de ce matériel atteste que les ossements proviennent principalement du zébu (*Bos Indicus*) et secondairement du mouton (*ovis aries*). Cette liste trop limitative est sûrement incomplète car il devait y avoir aussi des os de volaille, d'insectivores (tanrec par exemple) ou d'animaux chassés mais ils ont disparu avec le temps.

2.2. Essai de quantification

L'éventail trop restreint du matériel disponible a rendu hasardeuse et difficile toute tentative de quantification selon les normes de l'archéozoologie à savoir le nombre initial d'individus (NII), le nombre réel d'individus (NRI), le nombre minimum d'individu (NMI), le nombre de restes (NR) et le nombre initial de parties de squelette (NIPS). L'objectif principal est d'aboutir à la connaissance du nombre d'individus abattus et/ou

⁸⁴¹ François Poplin, « Interprétation ethnologique des vestiges animaux », *L'homme, hier et aujourd'hui*. Paris : Cujas, 1973, p. 345-354.

consommés sur le site étudié. Fort de tout cela, la quantification menée s'est limitée sur quatre niveaux : celui de la répartition du mobilier par aire de fouille (huit secteurs sur 15 ont fourni du mobilier osseux), celui du poids total du matériel (3,220kg), celui du NR pour chaque couche et celui de la fréquence des parties de squelette découvertes in situ.

Cette fréquence nous informe que les dents, non mangeables et très dures, sont les plus nombreuses ; viennent ensuite les fragments d'os longs (humérus, radius, fémurs, tibias, os canons), morceaux de choix dans la consommation⁸⁴² ; la plus faible fréquence est celle des côtes et des fragments de mâchoires, expliquée par un fait social : les occupants du site étant des princes et des nobles, ils avaient l'habitude de consommer d'autres morceaux à plus forte valeur nutritive comme la culotte, l'alyou ou le filet. Tout ce matériel osseux collecté provient de restes culinaires.

3. Aperçu sur l'alimentation carnée des habitants du site

Répondre à la question de savoir les genres d'animaux et de viandes consommés sur le site ainsi que leur préparation culinaire est l'objet de ce troisième volet.

3.1. Les genres d'animaux et de viande consommés

Il a été déjà dit que les habitants du site consommaient principalement du zébu et du mouton. Ils ont dû consommer aussi de la volaille, de petits mammifères insectivores et d'autres animaux provenant de la chasse. L'absence totale de quelques os de potamochère et de chèvre incite à dire que le site était probablement interdit de suidés et de capridés. Par ailleurs, la pêche devait également avoir sa juste place dans l'apport de protéines de poisson dans cette alimentation carnée car un hameçon a été découvert dans une habitation fouillée.

L'examen des dents au niveau de leur usure, permet de dire que les habitants du site consommaient surtout de jeunes individus et de jeunes adultes, ensuite des adultes moyens et en dernier lieu, des individus âgés dont la viande est moins tendre. L'alimentation carnée des habitants était donc suffisamment variée.

Les animaux abattus fournissaient à la consommation une multitude de produits du corps : viande, abats, graisse, moëlle, tendons, os, lait et peut-être même du sang. La consommation de la tête était courante attestée par les restes de fragments de mâchoires. Au vu du nombre de fragments d'os longs, l'on appréciait donc les morceaux de viande issus des membres de l'animal abattu à valeur nutritive élevée.

⁸⁴² Morceaux de choix car à haute valeur nutritive. Celle-ci est évaluée sur la proportion respective de viande, de graisse (ou de moëlle) et d'os (spongieux ou dur). Les fragments d'os longs comportent beaucoup de viande et de moëlle.

3.2. La préparation de la viande

Elle touche d'un côté la pratique bouchère, c'est-à-dire le débitage des morceaux de viande et les pratiques culinaires de l'autre. Concernant la première, six traits ont été observés sur les ossements découverts : fragmentation des mâchoires nécessitant de puissants couteaux, débitage et décharnement de morceaux pour avoir de la viande sans os, débitage des quartiers en des morceaux de viande non désossée de 5 à 15 cm de long pour faciliter la mise en marmite et la prise en main au moment des repas ainsi que l'extraction de la moëlle, débitage des os longs en deux temps (transversal et longitudinal), fractionnement des côtes et débitage par coups violents avec objets tranchants ou contondants. Ce dernier trait est attesté par des cassures irrégulières et évidentes sur le matériel. En définitive, le débitage des morceaux laissaient donc très peu de déchets.

Les pratiques culinaires, quant à elles, sont visibles sur les ossements. La couleur blanchâtre ou jaunâtre de ces derniers atteste une cuisson à l'eau, autrement dit en pot-au-feu. L'autre pratique est la grillade mais peu d'os portaient des traces de noircies au feu.

4. La question de l'élevage et l'aspect social des bêtes sur le site

La présence de nombreuses infrastructures destinées aux bêtes déjà évoquées incite à se pencher sur ces deux points qui touchent également aux rapports de l'homme avec l'animal. Enclos, parcs et fosses servaient à l'élevage, c'est-à-dire cette activité qui vise à nourrir et à soigner les bêtes pour en tirer profit et attestent une socialisation poussée des animaux.

4.1. Le type d'élevage pratiqué sur le site

Le type d'élevage pratiqué sur le site était principalement extensif au vu des enclos et parcs mais pour les quelques bêtes mises en fosse en vue d'un engraissement forcé, l'élevage était bien intensif car s'accompagnant de travail et de soins permanents : gardiennage, nourriture, abreuvement, nettoyage des bêtes... Une estimation quantitative des bêtes parquées sur le site peut être obtenue en dénombrant les enclos, parcs et fosses dans un premier temps et en faisant le rapport entre la surface d'un enclos ou parc et celle nécessaire pour une bête dans un deuxième temps. La somme du nombre des bêtes de tous les enclos, parcs et fosses nous informe que l'on aurait accueilli quelque 469 têtes de bétail sur pieds sur le site et ses composantes. Ce chiffre est tout à fait hypothétique et ne doit être considéré que comme un ordre de grandeur uniquement indicatif. La concentration des bêtes sur les hauteurs – le site est perché à 1715 m d'altitude – fait poser la question d'en connaître la ou les raisons.

4.2. L'aspect social des bêtes à Lohavohitra

Plusieurs finalités sont envisageables et possibles pour l'élevage effectué sur le site, finalités qui s'assimilent aux utilisations alimentaires, économiques et sociales des bêtes et de leurs produits. L'utilisation alimentaire a été déjà démontrée par l'étude des ossements découverts. L'utilisation économique pouvait revêtir plusieurs formes : les animaux ont pu fournir l'énergie pour le piétinement et les engrais pour les rizières situées au pied du site perché ; ils ont pu servir aussi de moyens d'échange et comme formes de prestations (impôts, tributs...) en bétail pour les princes et les souverains, ce qui sous-entend l'existence passée de capitalisation du bétail sur le site par une minorité sociale au profit des princes locaux, étant entendu que les centaines de bêtes que pouvait accueillir le site devaient appartenir aux grands du royaume, princes et souverains.

Cette capitalisation du bétail est à rapprocher de ce que l'on voyait au Burundi du XIX^e siècle à travers les enclos royaux⁸⁴³. Cette capitalisation du bétail à Lohavohitra comme ailleurs, s'accompagnait d'un double mouvement des animaux : un premier déplacement sur le plan spatial, des lieux d'origine vers le site et un deuxième, cette fois-ci vertical, des bas-fonds vers les infrastructures situées en hauteur. Au fait, pourquoi devait-on emmener les bêtes là-haut ? Réponse possible : pour les engrosser et leur faire boire l'eau du site qui serait bonne pour leur croissance⁸⁴⁴. Nous pouvons avancer une telle hypothèse car d'un côté, l'analyse géochimique des eaux de la montagne granitique de Lohavohitra l'attesterait et de l'autre, l'usine de captage de la première eau de source de montagne commercialisée de Madagascar – l'usine Eau Vive – se trouve en contrebas du site. Les eaux de la montagne sont donc bonnes et pour les hommes et pour les bêtes !

Les formes d'utilisation sociale des animaux élevés et de leurs produits ne sont pas nombreuses : utilisation de l'animal comme signe de statut social ou de richesse ou comme holocauste aux sacrifices rituels ou occasionnels auxquels devaient s'adonner les habitants du site ; utilisation domestique de la bouse comme combustible ou enduit de stabilisation des parois des silos à grains, des sols de maison ou d'aires de battage du riz... Sur le plan socio-économique, les animaux ont également pu être l'objet de transfert que sont les dons et contre-dons, c'est-à-dire des pratiques d'échanges ou de formes horizontales de réciprocité se traduisant par une recherche systématique de contrepartie dans les échanges, pratiques attestées également en Afrique Centrale et Australe.

Conclusion

Sortant de sentiers battus en terme d'approche et de matériaux de

⁸⁴³ Emile Mworoha (éd.), *Histoire du Burundi, des origines à la fin du XIX^e siècle*. Paris : Hatier, 1987, 272 p.

⁸⁴⁴ Raymond Jarrige (éd.), *Alimentation des ruminants*. Paris : Institut National des Recherches Agronomiques, 1980, 622 p.

travail, cette contribution aura démontré, nous l'espérons, qu'on peut bien mettre en évidence les rapports de l'homme avec l'animal en considérant dans un endroit donné – ici un site perché malgache de l'intérieur – les aménagements relatifs aux animaux et leurs ossements issus de restes de repas. Des questions restent cependant non abordées du fait de la nature des sources disponibles telles la question de la rentabilité de cet élevage des hauts ou celle de la nourriture donnée aux animaux...